

Populariser la philosophie

René Fugler

Quand, dans nos réflexions sur la religion¹, nous arrivons au point de vue commun que la philosophie constitue une alternative féconde à la religion, nous débouchons sur deux interrogations : le passage de la recherche personnelle à un usage collectif de la philosophie, et l'intégration des flux de sentiment, d'émotion et d'imaginaire qui irriguent les croyances religieuses. Avant de me laisser entraîner dans la sombre dérive de la question du mal², j'avais esquissé quelques propositions. Il reste bien du terrain à défricher.

L'apprentissage de la philosophie est un parcours individuel. Il implique une démarche personnelle de prospection, de la persévérance, la capacité de s'orienter dans la variété des publications, avec leur niveau inégal de difficulté ou de sérieux. L'article d'Annick Stevens et le livre de Michel Onfray qu'elle commente³ cernent bien le sujet. Il n'en reste pas moins cette difficulté : en dehors de ces « microsociétés », et « microrésistances » que constituent des universités populaires qui se formeraient à l'image de celle de Caen, comment passer de l'individuel au collectif, par quelles voies, à travers quelles médiations, diffuser une « philosophie populaire » qui apporterait une riposte efficace à la fois à propagation religieuse et aux idées dominantes de la société dite libérale ?

Comment faire face à des croyances assimilées dès l'enfance par « infusion » dans la famille, prolongées dans les cultes, les associations, les institutions et la presse confessionnelles ? Et renforcées maintenant

1. *Réfractons*, n°14, *Ni Dieu ni maître*, printemps 2005.

2. « Cruauté du monde, cruauté de l'homme », dans le même numéro.

3. Annick Stevens, « La philosophie, une alternative libertaire à la religion », *ibid.*. Michel Onfray, *La Communauté philosophique, Manifeste pour l'Université populaire*, Galilée, 2004.

par les pressions et les tensions identitaires, communautaires ? Sans oublier l'intensification émotionnelle de masse qui s'exerce dans la fusion des manifestations du type JMJ (Journées mondiales de la jeunesse, qui se permettent d'oublier l'étiquette catholique sous prétexte que s'y retrouvent jeunes chrétiens de toutes obédiences et incroyants en manque de spiritualité et de fraternité...). Elles ont eu lieu cette année-ci en Allemagne, à Cologne, à partir du 16 août ; 800 000 personnes se sont rassemblées autour du nouveau pape pour la messe finale, 6000 journalistes assuraient l'information. Pour la circonstance, l'Union européenne a versé une contribution de 1,5 million d'euros.

Les effets d'une telle immersion sont-ils durables ? On peut supposer qu'elle laisse des traces dans la psyché des plus croyants et qu'elle renforce leurs convictions. Qu'elle consolide aussi la sympathie pour la religion chez les participants moins impliqués. Ce besoin des jeunes de se rencontrer peut aussi se manifester ailleurs (la magie de Woodstock ne s'est pas reproduite), mais plus généralement l'intérêt pour la religion revient chez les jeunes, comme le constate le sociologue Yves Lambert, chercheur au CNRS⁴.

Pour Jacques Ellul, qui dans *Les nouveaux possédés*⁵ étudie les manifestations du religieux dans les sociétés modernes « sécularisées », les rassemblements de jeunesse, les « festivals Pop »,

relèvent du paroxysme mystique et du ritualisme collectif.

« Les rassemblements de Monterey, de l'île de Wight, d'Amougies, de Woodstock sont exactement l'équivalent des fêtes religieuses orgiastiques – la musique Pop étant elle-même d'une puissance telle qu'elle évoque tout le subconscient et crée du religieux. Là encore, l'attrait "Musique-Drogue-Être ensemble" ne joue que parce qu'il y a une visée plus haute et un besoin plus fondamental : échapper à un monde matériel, monétaire, bas, accablé de préoccupations quotidiennes et d'efficacité, pour entrer dans le monde du gratuit, du gracieux, de la liberté, de l'amour, du dépréoccupé..., c'est-à-dire exactement ce que toutes les religions du monde ont toujours fait dans toutes les sociétés, en même temps que pour chacun il s'agit d'obtenir le dépassement de soi-même. » (p. 216-217)

Ellul écrivait avant l'invention des rave parties... et des JMJ. Ces dernières ne carburent certainement pas au sexe et à la drogue, et les cantiques n'ont pas les mêmes pouvoirs que le rock ou la techno. Néanmoins, selon les dires de l'historien des religions Odon Vallet (historien et sociologues des religions font depuis quelque temps déjà le bonheur de la presse), « les moines de Taizé se sont montrés inquiets de voir les jeunes faire l'amour dans les champs de luzerne »⁶. La communauté œcuménique de Taizé a surgi dans l'actualité, dans le temps où se tenaient les JMJ, par suite de l'assassinat de son fondateur, poignardé en plein culte par une jeune catholique roumaine déséquilibrée. Créée en 1940 en France, près de Cluny, par de jeunes Suisses qui se proposaient de réintroduire la vie monastique dans le protestantisme, elle s'est attachée par la suite au rapprochement entre religions chrétiennes. L'influence catholique y est devenue pré-

4. Dans *Les jeunes Européens et leurs valeurs*, ouvrage collectif, La Découverte, 2005. Entretien dans *Le Monde* du 11-08-2005.

5. 1973, réédité par Mille et une nuits en 2003. À noter aussi la republication de son grand ouvrage, *Le Système technicien*, au Cherche midi avec une préface de Jean-Luc Porquet. Sur « la sociologie libertaire de Jacques Ellul », voir dans le n° 11 de *Réfractations*.

6. Entretien dans *Libération* du 18-08-2005.

pondérante. La communauté accueille près de 100 000 personnes chaque année, pour un week-end ou une semaine de réflexion et de prière. Un tel lieu de rencontre, évidemment, peut laisser rêveurs ceux qui s'interrogent sur une diffusion populaire et sensible de la philosophie. Le CIRA a encore du chemin à faire...

Nous pourrions, en contrepartie, mettre en avant les rassemblements « antimondialistes » ou antinucléaires, le Village alternatif anticapitaliste anti-guerre (VAAAG) organisé à Annemasse en marge du sommet du G8 à Evian (juin 2003) ou les campements temporaires du mouvement No Border (pas de frontière), comme celui de Strasbourg en juillet 2002⁷. Même s'ils arrivent à réunir des milliers de personnes, nous restons loin du compte. Et même s'ils comportent un aspect festif, la transe musicale et « mystique » n'est pas de la partie. Ils constituent plutôt des laboratoires d'idées, « des espaces d'expérimentation sociale et politique ».



Populariser la philosophie

Relais et médiations

La question n'est pas de concurrencer les rassemblements et festivités de masse. Ces fusions, d'ordre religieux ou non, ne sont pas forcément favorables à une démarche d'émancipation personnelle. Les régimes totalitaires savent bien les organiser dans leur entreprise de conditionnement. Encore ne faut-il pas trancher trop vite : les périodes d'effervescence collective, spontanée, en situation révolutionnaire apportent une maturation accélérée. La question est celle des relais et médiations nécessaires et possibles pour diffuser une philosophie, des philosophies à vrai dire, développant des principes d'autonomie et de solidarité hors de tout fondement religieux. Ce projet ne recoupe pas celui de la diffusion des idées spécifiquement libertaires. Il concerne un terrain plus vaste, englobant l'ensemble des gens détachés des croyances religieuses mais éprouvant le besoin d'ordonner leurs idées et de donner un sens à leur comportement.

Le temps est loin où les Bourses du Travail s'efforçaient de fournir une information aussi bien sociale que philosophique ou scientifique. Même les mouvements d'éducation populaire ont perdu presque tout leur champ d'action, qui dans une perspective de « démocratisation de la culture » s'acharnaient à faciliter l'accès d'un plus grand nombre à la lecture, à une meilleure connaissance du cinéma par les ciné-clubs, à la fréquentation et la pratique du théâtre ou de la musique, à faire des loisirs, tourisme et sport compris, une activité de formation et de réflexion. Il reste sans doute un certain nombre d'associations importantes par où circulent une

7. Francis Dupuis-Déri, « L'utopie est dans les prés, Campements militants temporaires et autogérés », *Réfractations* n° 14.

philosophie et des valeurs laïques, de la Ligue des droits de l'homme aux obédiences de la Franc-maçonnerie agnostique (dite «adogmatique» ou libérale), même si pour ces dernières le recours aux rituels et aux symboliques ésotériques peuvent faire hésiter. Des anarchistes participent à la Libre Pensée, organisation militante qui reste donc minoritaire, et peut-être à l'Union rationaliste, de tournure d'esprit plus scientifique ; mais l'enjeu serait justement l'insertion dans des associations à l'audience étendue propageant, sans astreinte militante, des idées de liberté, de vérité et de justice.

C'est dans cette perspective que des anarchistes ont, surtout dans le passé, fait le choix d'adhérer au Grand Orient de France (43 000 adhérents actuellement ?) ou à la Fédération française du droit humain (15 000 ?). Les éditions Alternative libertaire ont republié en 2004 *Le drapeau noir, l'équerre et le compas*, où l'anarchiste et franc-maçon Léo Campion présente à la fois ses convictions et son parcours personnels, avec de brèves notices sur les militants libertaires, parfois très connus, qui ont choisi le même engagement⁸. À la suite de Proudhon et de Bakounine, on rencontre là Elisée Reclus, Louise Michel, Paul Robin, Sébastien Faure, Francisco Ferrer, Voline, Hem Day, parmi d'autres, et de plus récents. Il reprend aussi les textes de la polémique déclenchée en 1931 par la *Revue anarchiste* sur le rôle de la Franc-maçonnerie, ainsi que les témoignages et les prises de position recueillis dans une enquête sur ce thème.

8. Édité pour la première fois en 1969 sous le titre *Les Anarchistes dans la Franc-maçonnerie*. Republié dans une version remaniée en 1997 et 2004. <http://perso.wanadoo.fr/libertaire/>

9. *Le Monde* 2 du 13-08-2005.

10. *Le Monde des religions*, « Pourquoi le XXI^e siècle est religieux », sept.-oct. 2005 (p. 32)

Au début des années 1960 encore, la revue anarchiste-communiste *Noir et Rouge* a relancé le débat sur l'incompatibilité entre l'action révolutionnaire et l'esprit maçonnique de « fraternisation de classe ». C'est Gaston Leval, militant expérimenté, bien connu alors dans le mouvement et franc-maçon lui-même, qui répondra dans ses *Cahiers de l'humanisme libertaire* à ces « jeunes camarades anarchistes » et à leur « intransigeance juvénile », en invoquant en particulier la solidarité contre les persécutions que des réfractaires ont trouvée dans les loges.

Il est admis que le Grand Orient a joué un rôle notable dans l'abolition de la peine de mort, et qu'il s'est engagé pour la reconnaissance du statut d'objecteur de conscience. Aujourd'hui cependant, selon une enquête récente, la Franc-maçonnerie aussi est en déclin : l'absence de débat d'idées et le rituel jugé désuet y seraient pour quelque chose⁹. D'autres sources soutiennent par contre que c'est la quête de spiritualité et l'attrait de sa tradition symbolique qui attirent à nouveau vers ses ateliers¹⁰.

Dans sa réponse à l'enquête de la *Revue anarchiste*, Voline, compagnon de lutte de Makhno et auteur de *La Révolution inconnue*, explique qu'une des tâches de la Franc-Maçonnerie est l'éducation morale et sociale de l'individu, de telle sorte « qu'il est préparé d'avance pour une action sociale très avancée ». De plus, écrit-il,

« l'association de la Franc-Maçonnerie offre à ses membres les moyens de recherches collectives. Je crois que, dans son genre, elle est la seule. Et j'ajoute que non seulement elle effectue ces recherches, mais, par ses méthodes, elle les rend, en même temps – elles-mêmes et les résultats – accessibles à un grand nombre de personnes, elle les popularise. » (p. 94)

Je note en passant que les documents réunis par Léo Campion ne font pas état de la réaction des libertaires aux démarches initiatives et aux rituels : ennui face à des formalités incontournables ou participation émotionnelle ? Pour sa part, ils ne le gênent guère. Plus sérieusement, on peut relever la manifestation d'un élément certain de religiosité chez des incroyants – je ne parle pas ici des militants – qui entrent en loge non seulement avec la volonté d'approfondir leurs idées dans le dialogue, mais encore avec la conviction que la pratique des rites symboliques exercera un effet bénéfique sur leur psyché et sur l'épanouissement de leur personnalité. On approche là de la sphère d'attraction des sectes.

L'option d'un « cercle élargi », disposant d'une plus grande audience et de plus importants moyens de communication, ainsi que l'appréciation de son efficacité, relève de la situation et des enjeux personnels de chacun, dans les limites de sa cohérence et de sa tolérance. C'est un choix qui dans le fond n'est pas différent de l'engagement dans un syndicat ou une organisation du « mouvement social ». Avec cette différence cependant qu'il s'agit là moins d'action civique ou politique que d'élaboration et de propagation d'idées. C'est d'abord un choix culturel. Il y aurait au moins un repérage à faire des associations qui, sur une base philosophique compatible, rendraient profitable la participation à leurs activités, à la fois par ce qu'elles apportent à l'adhérent et par leur capacité de pénétration dans des secteurs plus étendus de la population. Reste encore la question de ce que chacun peut apporter, de ce que chacun peut « faire passer » dans un tel cercle élargi.

On demande des passeurs

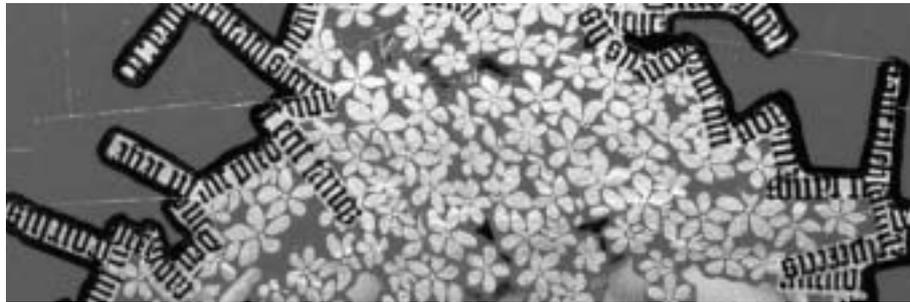
Cela nous ramène à ce qui est mobilisable dans notre fonds spécifique et aux moyens d'expression dont nous disposons. Le passage de la recherche et de la construction personnelles à la communication des idées et des expériences implique une divulgation et une vulgarisation. (Rappelons que le latin *vulgus* signifie « le commun des hommes », et que vulgaire est une dérivation élitiste, à laquelle même le commun n'a pas résisté...) Michel Onfray parle lui aussi de populariser la philosophie. Il joue, selon ses propres termes, un rôle de passeur.

« La philosophie se popularise dans la forme, pas dans le fond. Elle peut se mettre à la disposition du plus grand nombre par la seule médiation du passeur qui doit travailler sur le langage, l'exposé, la forme, le mode de présentation. Aucune idée n'est à ce point complexe qu'elle ne puisse se raconter avec les mots du quotidien. »¹¹

Les passeurs ne courent pas les rues ces temps-ci, et ceux qui voudraient se présenter comme tels sur les grands médias ne distillent la plupart du temps qu'une « sagesse » bien consensuelle et conformiste.

On admet une vulgarisation scientifique intelligente, pourquoi pas une vulgarisation philosophique du même genre ? Une différence notable est à prendre en considération : les approches philosophiques sont diverses et souvent opposées, et aucune « expérience cruciale » ne vient les départager. Des solutions sont à trouver entre la présentation de positions essentielles qui se rejoignent et l'exposé symétrique de voies divergentes. Sur ce plan de la « démocratisation » de la philosophie, la

11. *La Communauté philosophique*, p. 106.



radicalité et l'intransigeance ne sont pas de mise, mais certainement l'esprit critique et l'effort de cohérence. Même s'il est souhaitable que le passeur ne soit pas sans passion. Le passeur de Caen n'en manque pas, qui se laisse volontiers entraîner par sa verve polémique. Comme Annick Stevens lui reproche son manichéisme, je regrette pour ma part qu'il raye d'un clic Jaspers, Arendt, Horkheimer, traités de fonctionnaires de la pensée et de philosophes pour philosophes (p. 105). Ses sympathies contemporaines me semblent bien gallocentriques.

Pour en revenir aux éléments sur lesquels nous avons prise, faisons-nous de notre mieux pour populariser la philosophie libertaire, pour rendre accessibles les idées et analyses qui pourraient circuler ? Nous avons nos laboratoires (nos revues ?), nos chercheurs : des anarchistes enseignent dans des universités, les étudiants ne sont plus systématiquement dissuadés de travailler sur des thématiques libertaires. Nous avons nos groupes d'édition, des livres sont publiés par des éditeurs qui ont pignon sur rue. Mais où en est, sur le plan matériel et pratique cette fois-ci, la diffusion de nos productions ?

Les revues ont de la peine à s'écouler, et leur contenu ne relève pas toujours de la popularisation, qui n'est pas leur

objectif premier. Une médiation là encore serait à envisager, pour rendre plus largement accessibles les idées débattues. La presse libertaire se porte mieux, elle a étendu son audience. Des « billets » réguliers d'inspiration philosophique pourraient y revenir sur certains thèmes essentiels. *Radio libertaire*, dans ses rencontres et entretiens, commente parutions et initiatives, mais reste parisienne... sauf pour des internautes bien équipés. Reste un moyen, qui semblait passé de mode mais refait surface depuis quelques années : la brochure. Les facilités actuelles de fabrication et de présentation graphique rendent ce retour possible. Encore qu'il s'agit souvent de rééditions. La vraie difficulté est là : la fibre pédagogique, la patience vulgarisatrice ne sont pas très répandues parmi ceux et celles qui ont le goût ou le courage d'écrire... C'est de toute manière un art difficile !

Les ressources de la fiction

Il va de soi, et cela ressort de l'ensemble de notre numéro, que la recherche d'alternatives aux idéologies religieuses ne se limite pas à la philosophie proprement dite : l'histoire, la littérature, les arts ont été évoqués pour ranimer dans notre conscience et notre sensibilité les interrogations menées dans le passé et dans d'autres civilisations, ainsi que les luttes entreprises pour inscrire dans le réel les valeurs de liberté et de justice¹². C'est dans ce registre-là que nous

12. Sur les modalités d'une reprise du passé et de l'ailleurs, toujours dans *Réfractations* n° 14, Daniel Colson, « Croyance, anarchisme et modernité ».

pouvons retrouver ce qui fait une des forces du sentiment religieux, l'émotion. Émotion qui n'accompagne pas forcément la recherche philosophique, même si la découverte d'une pensée ou sa fréquentation fidèle peut la susciter. Nous abordons là un vaste domaine. Pour s'y orienter, y prospecter, y croiser d'autres réseaux et secteurs de l'opinion, on peut imaginer, en liaison avec les « laboratoires », des ateliers, sans doute plus informels et aléatoires, où se partageraient goûts de lecture ou de cinéma, souvenirs de rencontres et d'expériences. (Le terme d'atelier ne me satisfait pas vraiment, il évoque pourtant aussi bien le travail de l'artisan que la création de l'artiste. J'aimerais dire cellule, pour les connotations biologiques, mais de la prison au couvent ou à l'embrigadement politique, les échos d'enfermement me gênent.)

Englobant la communauté philosophique existe une communauté culturelle toujours à raviver, à reparcourir, à élargir. Il faut prendre ici le mot communauté dans deux sens complémentaires : à la fois la confluence des intérêts et des pratiques dans le présent, et les liaisons, influences, inspirations qui jouent, se nouent et se dénouent à travers le temps. Ces connexions, remises en chantier, remontées à la surface se font plus aisément pour des œuvres importantes, que chacun retrouve quand des rencontres ou des pistes poursuivies l'y incitent. Elles risquent d'être manquées quand elles passent à côté d'œuvres et d'expériences qui ont touché des publics plus réduits ou se sont développées avec des ambitions ou des talents plus modestes.

Les modes aussi jouent, les mémoires sont fragiles, et dans nos milieux l'éparpillement et le passage souvent bref des sympathisants contribuent à l'oblitération. La fragilité est encore plus manifeste

pour tout ce qui touche à la sensibilité, au témoignage. Les revues disparaissent, les livres s'épuisent, se perdent et ne sont pas réédités. Les textes militants ou théoriques ont quelques chances d'être rattrapés, les romans, mémoires, poèmes sombrent dans l'oubli. Qui se souvient du poète tonnelier anarchiste Pierre Boujut et de sa « revue internationale de création poétique », *La Tour de feu*, qui réémerge parfois dans des références à son numéro spécial sur Artaud¹³ ? Il y eut pourtant, autour de son noyau de compagnons, une durable effervescence (149 numéros) et une chaleureuse convivialité.

Un mouvement d'idées ne vit pas que de travaux théoriques. Pour prospérer, s'épanouir, les idées ont besoin d'un environnement sensible qui les porte et les colore. Ou qui les équilibre. Les convictions peuvent se retremper dans des biographies, des témoignages, des histoires romancées. L'effort de rationalité peut se compenser et reprendre souffle dans l'abandon à la fantaisie, à « la folle du logis », que stimulent les œuvres de fiction. S'il est nécessaire de retrouver ce qui a fait le terreau émotionnel et affectif de notre propre courant, il est évident que la communauté culturelle envisagée déborde largement ses rives, et que l'intérêt porté aux œuvres et réalisations où notre sensibilité se retrouve, ne serait-ce que fragmentairement, est aussi une manière de rencontrer ceux que retiennent ces œuvres. Et l'occasion de les intéresser à

13. *Artaud ou la santé des poètes* (n° 136, novembre 1977), réédité en 2002 par les Amis de Pierre Boujut et de la Tour de Feu avec le Centre de recherches sur le surréalisme de l'Université Paris III - Sorbonne Nouvelle. L'Association des amis publie une revue, *Les Feux de la Tour* (11, rue Laporte-Bisquit, 16200 Jarnac). L'autobiographie de Boujut, *Un mauvais Français*, préfacée par Claude Roy, (Arléa, 1992) semble épuisée.

nous par l'éclairage que nous en donnons¹⁴.

Un nouvel élément intervient ici, qui tient une grande part dans la construction des représentations religieuses : l'imaginaire. On sait la fonction de l'imaginaire dans le développement et l'équilibre de l'individu, les effets de récupération et de catharsis du rêve. Le rêve diurne participe à l'élaboration de nos projets, au choix et à l'approfondissement de nos relations. Il joue son rôle d'accomplissement, de compensation et de consolation. Qu'en est-il de ces rêves par extension et procuration que nous offrent les œuvres de fiction, jusque dans les genres dits mineurs, avec leurs éléments de merveilleux et de frayeur ? Un retour à la magie de l'enfance, où le désir se sent capable de modifier par sa seule force la réalité ? La nostalgie de « pouvoirs perdus » ou encore en latence ? Les œuvres d'imagination, entre fantastique et anticipation, peuvent satisfaire des fantasmes (qui en égarent beaucoup dans les sectes, les spiritualités de pacotille, ou la hantise des conspirations), tout en maintenant actif le sens

de la réalité par la distanciation, la complicité consciente, la délibérée «suspension de l'incrédulité» qu'impliquent la lecture d'un livre ou la vision d'un film qui s'avouent comme fables. Sans compter l'éclairage qu'apportent souvent ces œuvres sur les pulsions destructrices qui nous traversent, les craintes qui nous hantent, les tendances dangereuses que recèlent l'évolution des sociétés et le progrès des techniques. Pour ne pas en rester au pessimisme, elles sont parfois susceptibles d'esquisser l'image d'autres futurs où vivrait une humanité libre et heureuse...

Enfin, il y a un facteur que nous ne devons pas oublier : la colonisation de l'imagination. C'est ce nous rappelle Ronald Creagh dans la présentation de son dernier livre, *L'Imagination dérobée*¹⁵ :

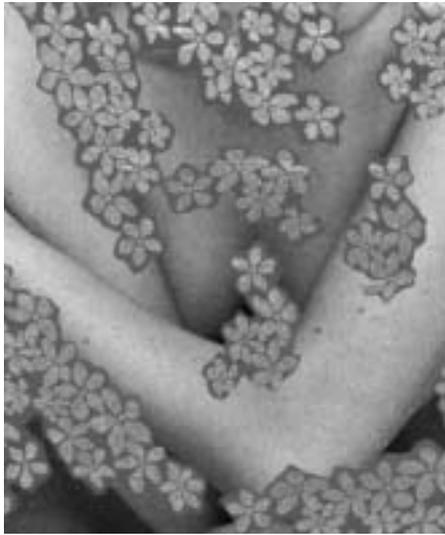
« L'imagination est l'oasis des rêves les plus fous. Notre île secrète. Elle est aussi le terrain de chasse de tout dirigeant, le trésor convoité par tout humain qui manipule ses semblables. C'est au cœur de nos songes que le pouvoir téléguide les choix, que les médias offrent la gamme du prêt à rêver. Les temps de la vie ne sont pas vécus à travers une expérience personnelle ; ils s'interprètent et se décident dans le cadre d'un régime social donné. Depuis si longtemps, l'imagination est dérobée par le pouvoir. Elle est son apanage. »¹⁶

Dans quelle mesure des œuvres de fiction contribuent-elles à une décolonisation de notre imagination ? Quelle part faire à l'irrationnel (en tension complémentaire, contradictoire) à l'élaboration et la diffusion d'une pensée rationnelle ? Je ne fais qu'effleurer là un domaine qui mériterait que nous lui consacrons une enquête plus conséquente. Reste aussi à voir comment envisager un parcours collectif à travers le monde foisonnant, le labyrinthe des œuvres d'imagination. Là

14. La présence de l'anarchisme dans la littérature a déjà fait l'objet du n° 3 de *RéfractioNs* : Lectures cosmopolites (hiver 1998-99), en ligne sur notre site. On peut se reporter aussi à *l'Histoire de la littérature libertaire en France* de Thierry Maricourt, Albin Michel, 1990. De son côté, le bulletin de critique bibliographique *À Contretemps* apporte une contribution appréciable à la remise en mémoire et en circulation d'histoires et d'écrivains : Victor Serge (n° 20), Marcel Martinet (n°19), Georges Navel (n° 14/15), Stig Dagerman (n° 12), Louis Mercier (n° 8) entre autres. En ligne sur <www.acontretemps.plusloin.org>

15. Atelier de création libertaire, 2004 (quatrième page de couverture).

16. Sur la libération de l'imagination, la stimulation de la créativité à travers les arts plastiques, le cinéma, la poésie...et les jardins anarchiques, voir le n° 11 de *RéfractioNs* : Faut qu'ça flambe ! (automne 2003).



encore, comment populariser des lectures, des films, des spectacles à potentiel libérateur ?

Des oasis virtuelles

Allons-y pour une nouvelle utopie, présente, immédiate. Nos ateliers seraient, comme le jardin d'Epicure cher à Onfray, hors les murs, nomades, portatifs, emportés avec soi partout où l'on se trouve. Des ateliers virtuels aux effets réels¹⁷. D'autant plus virtuels que l'Internet pourrait efficacement faciliter la tâche, jalonner les parcours et situer les escales. (Je vais avoir bonne mine parce que je me suis toujours montré allergique aux blogs proposés par notre webmestre...) Le jeu serait de créer ou d'utiliser des sites où chacun pourrait faire connaître son circuit de lecture, rappeler ou faire découvrir un auteur, une revue, une expérience. De préférence avec un commentaire un peu circonstancié présentant ses goûts, ses refus aussi. Les voyageurs de passage seraient invités à s'y associer, à compléter, moduler. Les publications auraient l'occasion de pêcher là des textes, de demander qu'on mène plus loin telle

contribution, d'attirer l'attention sur tel site mieux informé ou plus imaginaire¹⁸. Des internautes hors mouvance aborderaient au hasard de leur navigation un de ces sites, s'ouvriraient des horizons, participeraient au jeu. Je sais d'expérience que dans nos environs seuls les forums aux échanges lapidaires arrivent à tourner. Les jardins de la fiction et de la mémoire seraient-ils plus incitatifs ? Quitte à commencer petit, par l'annonce d'une trouvaille, trois mots sur un auteur, la reprise d'une « quatrième de couverture » ou d'un extrait de presse. On peut rêver d'ateliers où on rêverait...

Rêveries à part, des solutions simples, pour démarrer, sont à portée de main. Il suffit de lancer un moteur de recherche et de faire un tour sur «anarchisme littérature» pour détecter un bon nombre de sites qui présentent textes et références sur le sujet. La revue canadienne *Belphégor* (littérature populaire et culture médiatique) annonce par exemple un numéro sur «l'anarchisme et la littérature de masse». Pour simplifier la tâche et activer les prospections, un webmestre motivé et pas tout à fait débordé pensera un jour à ouvrir des pages spéciales réunissant pour commencer des références bibliographiques et des liens vers d'autres sites ou des articles en ligne.

Et pour ne pas en rester au virtuel, nous avons presque tous l'occasion de fréquenter les rencontres avec des écrivains ou les lectures qu'organisent bibliothèques, médiathèques et librairies. Peut-être même, pour les plus mordus,

17. *La Communauté philosophique*, p. 17.

18. Pour les amateurs de science-fiction qui ne le connaîtraient pas, je mentionne le beau site du www.cafardcosmique.com/ Le n° 16 (juillet-août 2005) de son «Enzine» propose un dossier sur Ursula LeGuin et le dernier volume de *Terremer*.

des ateliers d'écriture¹⁹. En n'oubliant jamais que la carte n'est pas le territoire, et que le but de l'opération est d'avoir en main un livre fait de bon papier, devant les yeux un film sur grand écran, dans les oreilles une chanson qui fait battre le cœur...

La socialisation de la morale

Pour retourner au cœur, cette fois-ci, du problème, la popularisation de la philosophie comporte un aspect pratique qui semble encore plus épineux que la diffusion des idées : la socialisation de la morale. Reconsidérons, par exemple, le projet de Michel Onfray : sa volonté est bien de restituer la philosophie au peuple, d'enseigner une philosophie démocratique et populaire qui aide chacun, pourvu qu'il s'en donne la peine, à se construire une subjectivité souveraine (faire de tous des aristocrates, disait déjà Bakounine). Mais s'il envisage bien l'intersubjectivité, la place à donner à autrui dans la relation avec moi, et même la relation avec la nature, la ville, la cité, le politique, et avec le temps du monde (p. 100), il n'envisage à aucun moment la morale collective. L'idée même de socialisation ne lui évoque que des connotations négatives ou critiques : les cafés philo qui produisent plus de socialisation que de philosophie, et l'école qui n'entend pas transmettre des savoirs mais «socialiser des individus, les produire comme des rouages destinés à la machine sociale» (p.113).

Comme il l'affirme dans le n° 3 de *Réfractations*, en réponse à des critiques exprimées dans le numéro précédent, s'il

se rattache à l'anarchisme, c'est bien au courant individualiste.

« Je suis nettement individualiste et encore plus nettement anti-collectiviste, anti-communautaire ou communautariste. (...) Ce qui nous distingue – Bernard Hennequin²⁰ et moi – c'est mon athéisme social radical. En effet, je ne crois pas au changement substantiel, à la révolution, à l'amélioration collective du social. »

De cette position tranchée à la mise en œuvre d'une communauté philosophique, aurait-il parcouru du chemin ?

Sur la question qui nous occupe ici, l'opposition ne joue pas au départ. On peut admettre en toute logique qu'un individu imprégné d'une morale libertaire (même hédoniste...), ne serait-ce qu'en concrétisation existentielle d'une démarche philosophique solitaire, se comportera vis-à-vis d'autrui d'une manière responsable, ouverte et même solidaire, qu'il s'engagera même d'une manière résolue dans des actions de résistance collective ou d'expérimentation sociale. Mais comment faire passer les valeurs, les règles de conduite d'une morale libertaire dans les représentations et les convictions de la conscience collective ? Dans les comportements quotidiens ?

Il me vient une question naïve, mais qui mériterait d'être examinée : comment se fait-il que beaucoup de gens se conduisent, en général, de façon « morale » ? Pression sociale, peur de gendarme, morale du travail (quand elle n'est pas distordue par le « management »), éducation familiale (qui se fait quand même encore...), principes religieux ? Ou cette disposition naturelle, les sentiments innés d'empathie de sympathie, chers à Kropotkine ?

En abordant le thème de l'entraide dans mon précédent article, j'ai regretté qu'Egard Morin ignore les travaux de

19. Thierry Maricourt, *Ateliers d'écriture : un outil, une arme*, la Licorne, 2003.

20. Auteur d'un des articles critiques.

Kropotkine dont bien des réflexions le rapprochaient. Dans un entretien du neurologue Jean-Pierre Changeux avec le philosophe Paul Ricoeur²¹, qui traite entre autres des prédispositions naturelles à la moralité, et qui apporte une réflexion très intéressante sur les rapports entre connaissance scientifique et philosophie, Changeux mentionne à plusieurs reprises les idées de Kropotkine. Et l'éditeur va jusqu'à reproduire un portrait du prince Piotr Alekseïevitch Kropotkine accompagné de la légende : « Géographe, naturaliste, théoricien de l'évolution, Kropotkine a pris une part importante dans l'élaboration des doctrines anarchistes ainsi que dans la proposition d'une éthique évolutionniste fondée sur l'entraide. » (p. 258)²²

En fin de compte, la question de la diffusion des réflexions éthiques n'est pas vraiment différente de celle de la pensée philosophique, encore que le problème de l'éducation morale, de l'apprentissage de la sociabilité ne cesse de se poser avec acuité. À quoi il faut ajouter que la dissémination de valeurs libertaires et d'interrogations sur le comportement doit être associée à une critique permanente et toujours renouvelée du conditionnement incessant, « automatique » ou organisé, par les normes de la société hiérarchique et marchande. Puisque cette imprégnation-là se fait à tous les niveaux, conscient et inconscient, par le discours des médias, la publicité, les divertissements même. La télévision est une grande pourvoyeuse d'émotion. Elle aime les larmes : familles de victimes, hommes politiques sur le lieu de drame, artistes primés, sportifs médaillés. Malgré tout, dans la tête des centaines de personnes qu'elle attire à l'enterrement d'une jeune fille inconnue, s'exprime-t-il encore une part de véritable compassion, qui serait aussi un facteur de lien social ?

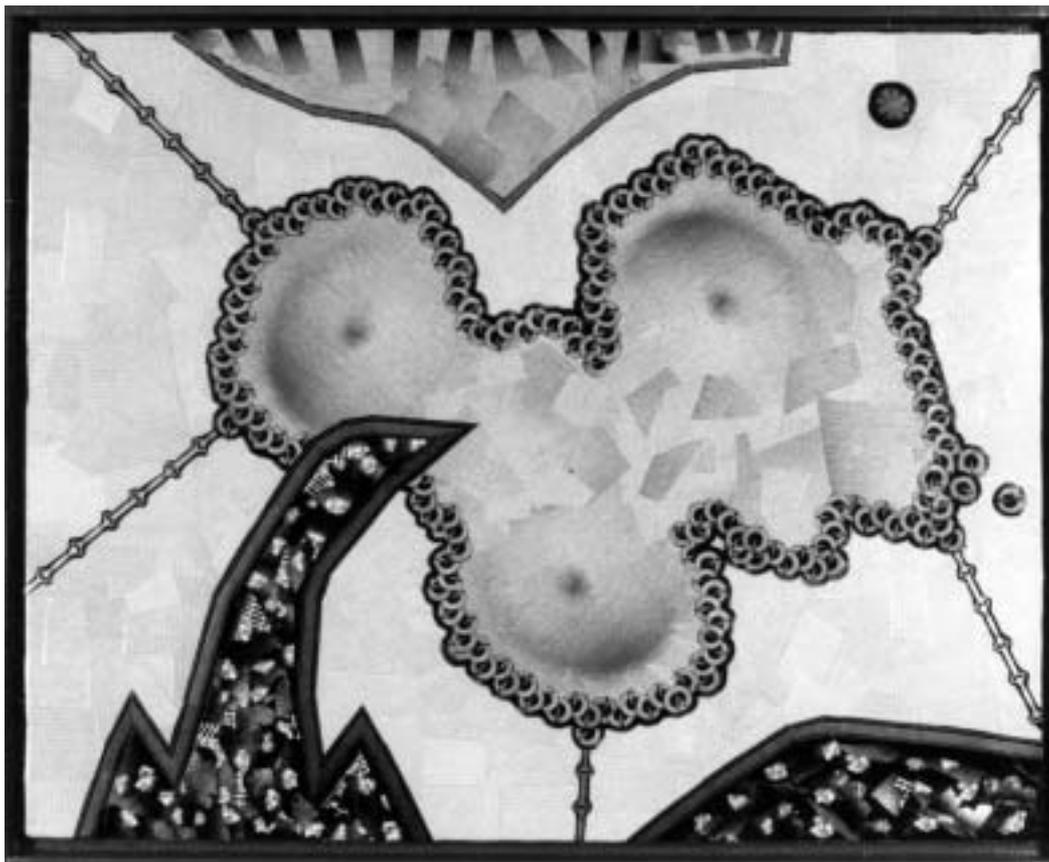
Qui dans l'anonymat des villes et même de la « ruralité » n'arrive plus guère à s'exprimer ? Enfin, n'oublions pas l'effet des informations et des commentaires sportifs qui vantent sans relâche la compétition, la performance, la rage de vaincre, le désir de dominer, l'opportunisme et la réactivité. Plus qu'une autre, une morale hédoniste se laisse contaminer par l'individualisme égocentrique et narcissique qui fait du bonheur visible et de la « réussite » un devoir moderne.

Tout ce qui est esquissé là mise évidemment sur l'initiative individuelle et les possibilités immédiates. Un grand mouvement d'ébullition sociale et d'insurrection collective peut toujours bouleverser rapidement et en profondeur les représentations, la sensibilité et les mœurs. Même si, sur la durée, tant que les structures économiques et politiques restent en place, celles-ci arrivent à infléchir dans leur sens et leur intérêt les configurations nouvelles. Mais ce que nous savons aussi, c'est que les périodes d'effervescence attisent et déploient ce qui s'est préparé et développé sur des réseaux jusque-là obscurcis.

René Fugler

21. *La nature et la règle*, Éd. Odile Jacob, 1998.

22. Dans *L'Imagination dérobée*, Ronald Creagh remarque de même le silence de Deleuze par rapport à Proudhon, en ajoutant le commentaire de Daniel Colson pour qui de nombreux passages de *L'Anti-Œdipe*, par exemple, pourraient être mis en relation avec la pensée proudhonienne (note p.128). Et pour ce qui concerne encore Morin, sa « dialogique » rappelle bien la dialectique de Proudhon.



André Bernard, *Car le ciel vide dort comme une page blanche*, 1990.